

volontaires,—s'avisèrent de remarquer que l'administration locale ne pouvait retirer une taxe imposée par le gouverneur-général. C'était donc à ce dernier qu'il fallait demander la révocation de son édit. Six mille députés furent désignés pour lui porter à Calcutta la requête des habitants de Benarès. Plus de vingt mille volontaires s'adjoignirent à eux, et le dhurna ne devait recommencer que si la pétition était rejetée.

L'ambassade était trop nombreuse pour un si long voyage, et, comme on le pense bien, les subsistances lui firent bientôt faute. Aussi diminuait-elle à vue d'œil, chacun s'arrêtant où les forces lui manquaient. Bientôt elle ne fut plus en nombre suffisant pour continuer sa route. Mais le gouvernement avait compris que la lutte offrait de trop grands dangers, et avant que le dhurna ne devait recommencer que si la pétition était rejetée.

En présence de tous ces faits comment ne pas conclure, avec M. B. de Penhoen que la situation du gouvernement anglais dans l'Inde est éminemment dangereuse; qu'il y vit au jour le jour, d'autant plus en péril qu'il y occupe plus d'espace et y domine plus de peuples; que les douze cents employés de la compagnie, chargés de régir les destinées de deux cents millions de sujets, sont au-dessous de leur tâche; que leur destinée est à la merci de troupes sur la fidélité desquelles ils n'ont aucun droit de compter, puisque cette fidélité, purement mercenaire, peut un jour ou l'autre rencontrer un enchérisseur. Notre écrivain, exact et consciencieux avant tout, se rend compte, sous toutes les formes, du grand problème qu'il a voulu examiner. Il étudie les progrès du christianisme tel que le prêchent les missionnaires protestants, et il les trouve complètement insignifiants. Au dire même de ces missionnaires, le culte de Luther n'a pas plus de quatorze mille prosélytes sur cet immense territoire de l'Inde anglaise. Il se demande si la colonisation peut venir en aide à la conquête, et dès l'abord il trouve la colonisation impossible. En supposant, en effet, que le laboureur anglais pût vivre, sous le climat de l'Inde, aux mêmes conditions que le laboureur indou, —et il coûte dix fois davantage;—en supposant que les deux races, profondément séparées par leur état de civilisation, puissent arriver à former une seule société,—ce que nient tous les publicistes compétents,—il existe un obstacle insurmontable à cette fusion. L'enfant né dans l'Inde de parents anglais n'arrive presque jamais à l'âge viril. Le colonel Hopkinson avait été frappé de ce fait, observé par hasard, et dans un seul district. Il fut amené à le vérifier pour le reste de la Péninsule, et il est resté prouvé que, par rapport au nombre des naissances, le nombre des Européens pur sang, nés et vieillissant dans l'Inde, était tout à fait insignifiant.

Quant à la population mixte, elle est peu considérable. A peine, dans les trois Présidences, l'évalue-t-on à vingt mille individus, et ce nombre est stationnaire depuis un grand nombre d'années. Les mœurs, les caractères, les préjugés anglais ont partout amené des résultats analogues. S'il est une race répulsive, compacte, qui s'impose et ne se mêle point, c'est celle de ces insulaires froids et fermes. Il y a plus: elle rejette avec horreur et mépris les rejets issus d'elle et d'un peuple étranger.

Dans l'Inde, cette répulsion est partagée par les indigènes; et d'ailleurs le nombre relatif des représentants de chaque race est trop disproportionné pour que la classe mulâtre ne soit pas absorbée, tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre. Bien élevé, riche, favorisé par les circonstances, le fils d'un Anglais et d'une

Indienne épouse une Anglaise et redevient Anglaise. Pauvre, abandonné, sans protecteur, il suit le sort de sa mère et disparaît dans l'immense population d'où elle est sortie. Nous ne nous occuperons pas, et pour cause, de ce que devient le fils d'un Indien et d'une Anglaise. C'est une exception si rare qu'elle ne saurait compter.

La conquête armée doit donc subsister violente, oppressive, comme elle est, jusqu'au moment où une force quelconque brisera cette iniquité providentielle. Comme l'Irlande, dont elle est sœur et par la misère et par l'asservissement, l'Inde est à l'Angleterre une menaçante richesse, un de ces biens mal acquis dont la possession est accompagnée de remords, de troubles, de dangers. Par là, elle est accessible aux coups de la Russie, et M. B. de Penhoen a résumé tous les faits qui attestent l'incessant progrès des Russes en Orient. De là, si elle était engagée dans une lutte européenne, peut partir un cri de révolte qui paralyserait ses meilleures forces et gâcherait son courage. Et cependant, il lui est impossible maintenant de résigner volontairement ce sceptre si lourd, si périlleux. Elle sait,—ses écrivains le lui apprennent chaque jour,—que, pour conserver l'Inde, il faut plus de génie, plus de courage mille fois, et plus de sacrifices qu'il n'en a fallu pour la conquérir. Elle sait que, tout en pressurant jusqu'à l'épuisement le plus complet, ces malheureuses contrées, elle en retire à peine de quoi subvenir aux frais de son établissement despotique (1). Elle se sent condamnée à une domination qui lui pèse plus qu'elle ne lui rapporte, et peut prévoir, en frémissant, qu'un jour sans doute elle expiera chèrement toutes les souffrances dont elle aura été l'agent impassible, l'ordonnatrice méthodique et sans pitié.

Un beau rôle cependant lui appartient encore; et ce rôle lui a été tracé par un des lieutenants qui ont régi pour elle les provinces indostaniques. En parlant des liens de fer qui unissent la colonie indienne à sa lointaine métropole: « Cette connexion, disait le major-général Briggs, cette connexion est contre nature. Tout nous annonce qu'elle doit finir. Préparons-nous donc à cette séparation. Préparons-y également les peuples de l'Inde, en leur donnant les moyens de se gouverner, de se défendre par eux-mêmes, les laissant ainsi disposés à continuer avec nous d'amicales relations.

A ce rôle de intrice désintéressée, d'initiative civilisatrice, l'écrivain dont nous avons essayé de résumer les longs travaux convie également l'Angleterre; mais il faut bien reconnaître que c'est là le vœu d'un généreux utopiste, plutôt que les conseils d'un homme d'état. Les obstacles que la Grande-Bretagne a rencontrés jusqu'à présent et rencontrera toujours quand il sera question pour elle de maintenir son empire dans l'Inde, ces obstacles disparaîtraient-ils si elle bornait son ambition à émanciper la Péninsule? trouverait-elle plus d'embaras à la civiliser qu'à la soumettre? et si elle avait en main les moyens d'action que suppose l'œuvre de la réorganisation qu'on lui demande, aurait-elle à s'inquiéter des dangers qu'on lui signale?

Non, vraiment; l'Angleterre va devant elle, poussée par le destin, et pas plus qu'à toute autre puissance il ne lui sera donné de détourner l'inevitable enchaînement des choses. Vouloir que du mal naisse le bien; qu'une œuvre de rapine, dictée par l'avarice, devienne un héroïque effort d'abnégation; que le sang versé, le vol, les exactions de toutes sortes,

(1) Il est prouvé que, sans le commerce de l'opium, le budget de l'Inde présenterait un notable déficit.

amènent pour résultat direct le plus grand progrès et le plus grand bien-être d'un peuple opprimé, c'est exiger des hommes et des faits humains ce que la Providence elle seule peut accomplir.

OLD NICK.

LES VOLEURS DANS LES PYRÉNÉES.

Les traboucaires.

Nous avons parlé à diverses reprises de ces bandits qui, sous le nom de Traboucaires, ont désolé la frontière du département des Pyrénées-Orientales et particulièrement de l'arrondissement de Céret. Nous recevons aujourd'hui sur ces bandits, qui ne s'étaient rendus que trop redoutables, des détails qui semblent appartenir à une autre époque, mais dont l'exactitude sera prouvée lorsque l'on connaîtra la procédure qui s'intruit contre eux.

Dans les derniers mois de 1844, un certain nombre de carlistes espagnols, fatigués de la vie des dépôts, et préférant la vie de guérilla, dont ils avaient déjà goûté, se réunirent à Las-Illas, petit village français voisin de la frontière espagnole, et s'y organisèrent en bandes. Le 6 décembre, voulant échapper aux troupes espagnoles qui les poursuivaient, ils tombèrent à la Mouga sur un poste français qui les repoussa vigoureusement; ils se retirèrent laissant plusieurs des leurs sur le terrain. Le sergent Bagué, du 10^e de ligne, qui commandait le poste, se comporta avec beaucoup de courage.

C'est à peu près à partir de cette époque que des bandes commencèrent à compromettre sérieusement la tranquillité publique. L'une, composée d'une vingtaine d'individus, avait pour chef le nommé Vigne, dit Pel-Cagnes (pèle-roseau); l'autre; de treize, était commandée par le nommé Espe, dit Fray (le moine), et par le féroce Sugals, dont le nom seul fait trembler tous les paysans de la Catalogne.

Comme on l'a déjà dit, ces bandits avaient choisi Las-Illas pour leur quartier-général; ils s'y procurèrent des armes et des munitions; quelques-uns, les chefs surtout, s'armèrent de tromblons ou traboucas (*trabucos*), d'où leur vient le nom de Traboucaires.

Ainsi armés, ils ne voyageaient que la nuit, obtenaient le gîte par des menaces de mort dans quelques métairies isolées, ou passaient le jour dans des grottes. Ils ne descendaient que rarement dans la plaine. Quelques uns d'entre eux se détachaient parfois, allaient à la ferme de quelque riche propriétaire et y laissaient un billet dans lequel il était dit que si, à tel jour, à telle heure, une somme de 20, 40 ou 50 mille francs n'était pas déposée en tel endroit, la ferme serait brûlée et les habitants égorgés.

Les autorités prirent enfin des mesures énergiques. Le 20 février, la gendarmerie se transporte à Las-Illas, où plusieurs traboucaires avaient été signalés, et malgré un froid des plus intenses, la maison fut cernée de nuit. Le maréchal-des-logis pénétra dans la maison avec le reste de ses hommes. Péne inutile, les traboucaires, avertis, passèrent sur le corps de deux malheureux gendarmes qu'ils tuèrent à bout portant, et, grâce à leur agilité vraiment prodigieuse, ils échappèrent tous. C'était la bande de Vigne.

Plus tard, quelques-uns d'entre eux et leurs complices, furent arrêtés; ils vont incessamment passer aux russes.

Cependant la bande Sugals ne restait pas inactive; comme l'autre, elle avait arrêté et séquestré plusieurs individus, qu'elle n'avait relâchés qu'après leur avoir fait payer de fortes rançons.